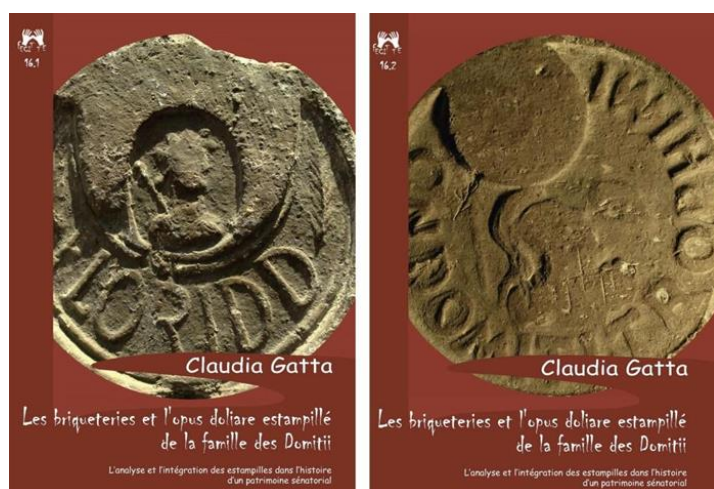


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 31 janvier 2025

John SCHEID



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie les deux volumes de l'ouvrage de Claudia Gatta sur *Les briqueteries et l'opus doliare estampillé de la famille des Domitii. L'analyse et l'intégration des estampilles dans l'histoire d'un patrimoine sénatorial*.

Le premier volume de l'ouvrage est consacré à l'analyse des ateliers, des propriétaires, des gestionnaires et ouvriers des *figlinae*. Le second

volume présente un corpus des estampilles, toutes soigneusement relevées et classées. L'étude de C. Gatta est issue d'une thèse en cotutelle des Universités de Paris Panthéon Sorbonne et de Padoue.

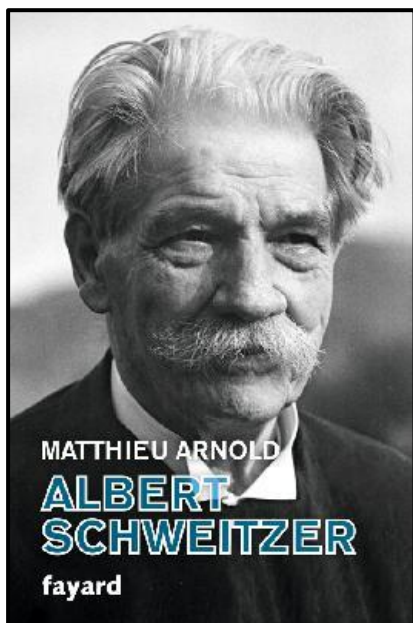
Tous ceux qui ont fouillé des sites de l'Italie des deux premiers siècles de l'Empire et se sont occupés de prosopographie connaissent les produits qui portent l'estampille des *figlinae* des *Domitii*, ainsi que l'entrée de ces ateliers dans la propriété impériale grâce à Domitia Lucilla Minor, mère de Marc Aurèle. Les estampilles relevant des ateliers de cette grande entreprise sont nombreuses. Cl. Gatta en a identifié 604 types, mais la récolte se poursuit au gré des fouilles, en Italie et même dans certaines provinces. À partir du XVIII^e s, ces estampilles sur briques et tuiles ne cessent d'être inventoriées et étudiées par des auteurs comme G. Marini, H. Dressel ou H. Bloch. Depuis les années 1970 et l'œuvre d'E. M. Steinby, l'intérêt pour ces marques de production et de propriété n'a cessé de croître. Mais il manquait toujours un travail moins ambitieux, moins général, et plus précisément consacré au fonctionnement et à la vie d'une de ces entreprises telles que les donnent à voir les timbres apposés sur les briques, les tuiles et autres produits en terre-cuite. C'est sur l'une de ces familles propriétaires de *figlinae* dans la vallée du Tibre que C. Gatta a centré son travail, les Domitii, dont le premier de la lignée, Cn. Domitius Afer, était originaire de Nîmes. Ses descendants, notamment notamment Domitia Lucilla Minor, mère de Marc Aurèle, firent au II^e s. de ces ateliers une propriété impériale.

La démarche de C. Gatta s'appuie sur un travail minutieux et systématique de collecte, de relecture et de réédition de l'ensemble des estampilles issues des ateliers des *Domitii*, accompagné d'une description précise et détaillée des différents supports identifiables, briques, tuiles, mortiers, dolium et sarcophages en terre-cuite (*arcae*), le tout accompagné d'un grand nombre de tableaux énumérant la forme du timbre, l'atelier, le support et sa date. Une fois cette recension des personnels et de leurs produits effectuée, l'auteur décrit la fabrication des briques et des tuiles, effectuée dans des ateliers situés essentiellement près de Bomarzo et d'Orte, en Étrurie méridionale, puis l'acheminement de ces mêmes produits dont beaucoup sont destinés à Rome, tandis qu'une certaine quantité transite par les ports d'Ostie

et de *Portus*, en route pour les provinces : l'Afrique romaine ou la Gaule Narbonnaise par exemple.

La deuxième partie de ce premier volume est plus précisément consacrée aux acteurs, à travers la prosopographie de tous les *Domini* et *Dominae* des *figlianae* des *Domitii*. Ce qui permet à l'auteur de reconstruire l'histoire de cette vaste entreprise, jusqu'à son passage dans la propriété impériale à partir du décès de Domitia Lucilla Minor. Un catalogue richement pourvu de photographies, de dessins ou de calques, met en évidence l'existence d'au moins deux groupes d'exploitants dont l'existence s'étale dans le temps : d'un côté les propriétaires masculins et féminins de l'entreprise, d'autre part le groupe des gestionnaires (*officinatores*, -*trices*) libres et serviles des ateliers. La section concernant les ateliers de la famille des *Domitii* contient notamment une liste des esclaves et affranchis qui y travaillaient et dont la prosopographie conclut le volume, avec une liste des *officinatores/-trices* de l'époque consécutive à la reprise des ateliers par Marc Aurèle et la famille impériale.

On a là un corpus rendu très précieux par le sérieux et l'exhaustivité de la recherche. Tous les aspects du produit estampillé et des *bolli* sont traités, tandis que les productions des divers ateliers sont rattachées aux différents *officinatores* qui les ont gérés. De ce fait, ce travail ne nous livre pas seulement l'histoire d'une des grandes entreprises préindustrielles d'Italie pendant les premiers siècles de l'Empire. Il constitue également un manuel d'épigraphie doliaria, où l'on peut retrouver la réponse à toutes les questions, notamment celles qui concernent les datations des divers timbres. Et comme il s'agit sans doute de l'un des ensembles les plus riches d'Italie, on peut penser que l'extraordinaire travail de C. Gatta fera école, et que d'autres travaux seront consacrés aux autres ateliers attestés à Rome et en Italie. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage, dont je suis l'auteur, *Albert Schweitzer* (Paris, Fayard, 2025, 508 pages, 10 illustrations dans le texte).

On commémore en 2025 à la fois le 150^e anniversaire de la naissance d'Albert Schweitzer (1875-1965) – anniversaire pour lequel France Mémoire l'a inscrit au calendrier des commémorations nationales – et le 60^e anniversaire de sa mort. Célébré dès les années 1940 par les Etats-Unis comme le « plus grand homme du monde », prix Nobel de la Paix 1952 pour son œuvre humanitaire et médicale au Gabon (Lambaréné), Albert Schweitzer s'est voué, durant les dernières années de sa vie, à obtenir la cessation des essais nucléaires et la réduction des armes atomiques. En France, le succès de *Paix ou guerre atomique* (Paris, Albin Michel, 1958) et les articles largement illustrés

que des périodiques destinés au grand public ont consacrés à Schweitzer ont contribué à sa notoriété. Toutefois, cette dernière n'est pas allée sans malentendu ni simplification, et la plus grande partie de la littérature portant sur le « grand docteur » relève peu ou prou soit de l'hagiographie, soit de la polémique.

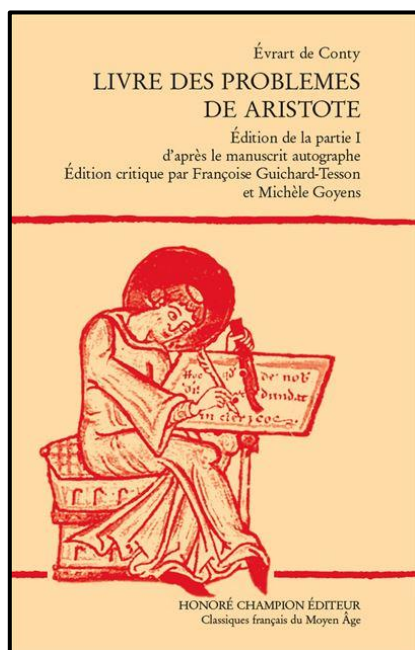
C'est pourquoi, fort de la fréquentation, depuis une trentaine d'années, des écrits de Schweitzer et des travaux qui se rapportent à lui, nous avons souhaité présenter sa vie à frais nouveaux. À ces fins, nous nous sommes fondé sur des sources diverses, publiées ou inédites, qui n'avaient guère été exploitées jusqu'alors : Archives centrales (Gunsbach), Archives du DEFAP (Missions de Paris), Archives d'Alsace (Site de Strasbourg) ou encore de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, où Schweitzer enseigna de 1902 à 1912. Articles de presse, témoignages écrits ou oraux des contemporains de Schweitzer, mais aussi documents extraits de fonds privés (certains d'entre eux, qui se rapportent à son activité en Afrique de 1913 à 1934, n'avaient jamais été ouverts à la consultation) nous ont permis de compléter le tableau. Docteur en philosophie, en théologie et en médecine, musicologue et organiste, Schweitzer fut un homme universel. Or notre biographie est celle d'un historien et d'un théologien, et sans doute les spécialistes d'autres disciplines auraient placé les accents différemment ; mais nous avons cherché à faire notre profit de leurs travaux, et notamment des études récentes qui se rapportent à sa pratique médicale. Par ailleurs, l'un des fils rouges de cet ouvrage a trait à la double culture, française et allemande, de cet Alsacien né en 1875 dans une région redevenue allemande quelques années plus tôt. À la différence de nombreux travaux, qui l'examinent dans une perspective étroitement nationale – qu'elle soit française ou allemande –, cet ouvrage essaie de mettre en lumière le rôle de « passeur culturel » de Schweitzer entre la France et l'Allemagne, ainsi que sa réception dans les deux pays.

Cette biographie, qui met en évidence le rôle considérable joué par Hélène Schweitzer dans la vocation humanitaire de son époux, s'attache aussi à présenter ses relations, exigeantes autant que respectueuses, avec ses collaborateurs à Lambaré, les Africains comme les Occidentaux. Tentant de considérer Schweitzer dans ses multiples facettes, l'auteur ne cache pas son profond respect pour cet homme universel et d'une grande cohérence, à la fois théoricien et praticien de l'éthique. Pour autant, il a essayé de ne pas

sombrer dans l'hagiographie, et de porter sur Schweitzer un regard nuancé, voire critique ; en témoigne par exemple le chapitre intitulé « Grand docteur ou vieux tyran ? », qui traite de sa direction de l'hôpital dans les années 1950 et 1960.

Le 3 décembre 1951, Schweitzer fut élu, parmi les « académiciens libres », à l'Académie des Sciences morales et politiques, au fauteuil laissé vacant par le Maréchal Pétain. Bien que membre des « Sciences morales », Schweitzer n'était pas sans lien avec l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ou, plus exactement, avec l'Académicien Théodore Reinach (1860-1928) et sa deuxième épouse Fanny, née Kahn (1870-1917). Il mentionne cette amitié dans *Ma vie et ma pensée* (1931). Il se réclame du soutien de Théodore Reinach lorsqu'en 1911, les tensions entre la France et l'Allemagne font obstacle à son projet de se rendre au « Congo français », puis en 1917, lorsque son épouse et lui font partie des « Allemands internés civils de guerre » à Garaison, dans les Hautes-Pyrénées. Signalons encore qu'en mars 1912, alors qu'il se préparait à partir pour l'Afrique, il se reposa quelques jours chez ses amis dans leur « château à Beaulieu » – la Villa Kérylos –, et qu'il donna à sa fille Rhéna comme second prénom celui de Fanny.

Citons pour conclure cette présentation un extrait de l'épilogue, placé au terme des 15 chapitres de ce livre et qui met l'accent sur la variété des images laissées par Schweitzer : « Pour ses paroissiens de Saint-Nicolas [Strasbourg], il était le prédicateur qui, sur le ton de la conversation, les invitait à trouver leur vocation. [...] Pour certains collègues à l'université, qui s'irritaient de ses succès, il n'était qu'un brillant touche-à-tout. Seule Hélène connaissait ses projets les plus intimes, et lorsqu'il les rendit publics, le cercle de ses connaissances le tint pour un insensé ou un orgueilleux. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les lecteurs de sa *Philosophie de la civilisation* y trouvèrent une voie pour le redressement de l'Occident : le respect de la vie. [...] Sur les décombres laissés par le nazisme, il incarna pour les Allemands un modèle d'humanité et de dévouement, voire un “sauveur” aux antipodes de celui auquel ils s'étaient livrés majoritairement en 1933. [...] À l'apogée de la Guerre froide, les adversaires des armes atomiques trouvèrent en lui un porte-parole, mais son engagement lui valut aussi d'être tenu pour un naïf, ignorant des questions stratégiques et politiques. Pour les patients de son hôpital, il était le “Grand docteur”, qui les soignait dans un cadre rassurant, et les critiques le taxant de paternaliste, voire de colonialiste, n'y changèrent rien. » (P. 395-396.)



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage Evrart de Conty, *Livre des Problèmes d'Aristote*, édition de la partie I d'après le manuscrit autographe, éd. Françoise Guichard-Tesson et Michèle Goyens, Paris, Champion, 2024 (CFMA, 205), 774p.

Ce volume a beau n'offrir que la première des 38 parties du traité, en un premier tome appelé à être suivi de neuf autres, il vient déjà couronner des décennies de travail des deux éditrices. Au fil des années, depuis 2003 où le projet de l'édition s'est formé, elles sont bien devenues les meilleures spécialistes de cette œuvre d'Evrart de Conty. L'une et l'autre ont associé leurs compétences et leurs forces pour ce faire. F. Guichard-Tesson avait soutenu une thèse en 1981 sous la direction de Bruno Roy sur la glose des *Echecs amoureux*, un autre travail

d'Evrart de Conty, avant de publier en 1993 ce grand texte en prose avec son ex-directeur (*Le Livre des Eschez amoureux moralisés d'Evrart de Conty*. Édition critique, Montréal, CERES, LXIX + 828 pages). Quant à Michèle Goyens, romaniste et linguiste, elle travaille en diachronie et ses travaux se sont portés en particulier sur la traduction, le développement du lexique scientifique et en particulier de la terminologie médicale.

Nombreux furent leurs travaux préparatoires avant la publication de ce premier pan de l'édition : la liste de leurs articles, des colloques organisés et des collaborations en témoigne amplement (voir la bibliographie, p. 314-338). Grâce à elles comme à d'autres chercheurs, les études sur Evrart de Conty ont connu des avancées déterminantes. Alors que seule la traduction commentée des *Problemata* est signée et datée dans tous les témoins après 1380, date de mort de Charles V (« maistre Evrart de Conty, jadis physicien du roy Charles le Quint »), les spécialistes lui reconnaissent depuis les années 1990 la paternité du commentaire en prose du long poème des *Echecs amoureux*, tant l'identité de contenu avec le commentaire aristotélicien et des indications biographiques convergentes y obligent. Enfin, à partir des premières indications de Gianmario Raimondi, c'est maintenant le texte en vers lui-même, support de ce qu'on nomme désormais les *Echecs amoureux moralisés*, qui est sorti de son anonymat pour être inscrit sous le nom d'Evrart. Mal préservé par deux témoins, Dresde et Venise, le poème est dans le second manuscrit, une copie de travail, muni d'un important appareil de gloses latines. Ce sont elles qui prouvent que l'on a affaire à un manuscrit sous contrôle de l'auteur, voire partiellement copié par lui (mains V¹-V²). Un fragment à la même mise en page que Venise (Harvard, Houghton Library, fr. 278), retrouvé par Marie-Laure Savoye et analysé par elle avec Amandine Mussou (*Romania* 133 (2015), p. 470-489), conforte l'attribution conjointe de l'œuvre en vers et de sa glose au même auteur. Les deux chercheuses sont même tentées de voir dans ce fragment une mise au propre de V.

Cette attribution pourtant a été rejetée par les éditeurs d'une grande partie du poème (les 16293 premiers vers), à savoir Gregory Heyworth et Daniel O'Sullivan, rejoints par l'éditeur et traducteur des gloses latines (Frank Coulson). L'article sur le fragment évoqué plus haut est d'ailleurs aussi un compte rendu critique de ce travail de 2013. Les contre

arguments ici développés rencontrent en partie ceux de F. Guichard-Tesson et M. Goyens résumés dans leur introduction (p. 19-54). Et le tout emporte la conviction : entre les années 1370 et 1390, Evrart de Conty a composé successivement ou simultanément les *Echecs amoureux* en vers, les *Problemata* et les *Echecs amoureux moralisés*.

La personnalité intellectuelle de ce médecin, né vers 1330 à Amiens et mort en 1405, prend ainsi un relief particulier. Maître régent à la Faculté de médecine de Paris entre (sans doute) 1353 et 1403, lorsqu'il fête son jubilé, Evrart fut le médecin de la reine Blanche (†1398), veuve de Philippe VI, mais aussi du dauphin puis du roi. Ce Charles V qui continua le programme des traductions lancé par son père Jean le Bon. Et si, à la différence du travail d'un Nicole Oresme, aucune commande officielle ne subsiste pour les *Problemata* pseudo-aristotéliens, il est certain qu'Evrart appartenait aux mêmes milieux. Il évoque d'ailleurs Oresme, « evesque de Lisieux [à partir de 1377 jusqu'à sa mort en 1382], excellent philosophe » (partie 37, pb 1), loue sa traduction des *Ethiques* et se réfère cinq fois à son *De configurationibus qualitatum et motuum* (traité des années 1350) dans ses trois œuvres (introduction p. 39).

Ce n'est qu'en 1410 qu'entre dans la librairie du Louvre un volume de la deuxième moitié des *Problemata* ; saisi sur les biens du grand maître de l'hôtel, Jean de Montaigu, le dauphin Louis de Guyenne (1397-1415) l'y fait déposer. Il passera aux collections des ducs de Bourgogne avant de disparaître.

Aujourd'hui subsistent 8 témoins complets du texte et deux autres, incomplets (p. 115-186) : un manuscrit de Chantilly (19^e partie) et un manuscrit en partie dépecé et dispersé en 7 morceaux, sans doute en raison de ses miniatures en grisaille. Il pourrait s'agir du volume qui fut offert au duc de Berry en 1405 par l'archevêque de Bourges, Guillaume Boisratier.

Parmi les manuscrits complets, trois figurèrent dans les bibliothèques de princes ou très grands seigneurs : le BnF fr. 210 (début XV^e) appartient à Jean d'Angoulême ; le fr. 563-564 à son père Louis d'Orléans (en 1399), puis son frère Charles d'Orléans (1417) ; le ms. de Iéna (début XV^e) à Louis de Luxembourg puis Philippe de Clèves. Un quatrième témoin (Cambrai 894, fin XIV^e) fit, lui, partie des livres d'un clerc : il fut acheté par Philippe Parent, maître en théologie et Cambrésien († 1429), à un autre maître en théologie, Nicolas Amant, du chapitre de Saint-Quentin. A la différence des sept autres copies, le manuscrit BnF fr. 24281-24282 (p. 116-141) base de l'édition du texte des *Problemata* se singularise d'abord par son support : du papier et par ses caractéristiques de « brouillon de second jet ». Comme pour le manuscrit de Venise des *Echecs amoureux*, on a donc affaire à un manuscrit d'auteur, ce qu'affirmait déjà une note portée à la fin du XV^e au verso de garde du premier tome (p. 116) : le donateur des deux volumes au couvent de Saint-Victor de Paris, Simon de Plumetot, avait affirmé qu'ils étaient de la main même d'Evrart de Conty.

On comprend bien le choix des éditrices puisqu'il permet de suivre corrections et repentirs de l'écrivain, mais aussi de faire figurer toutes les gloses latines, souvent identification des références de citations traduites et fondues dans le texte français.

Ce texte repose à la fois sur la traduction latine des *Problemata* de Barthélemy de Messine (vers 1260, une soixantaine de mss) et sur le commentaire latin de Pietro d'Abano (1310, une dizaine de copies). Mais comme l'ont montré FGT et Pieter De Leemans, Evrart a dû utiliser deux manuscrits du commentaire, dont un de la version révisée par Jean de Jandun (1318, une dizaine de copies). En absence d'édition complète de Barthélemy et de Pietro, les éditrices doivent remonter aux manuscrits ou à des éditions anciennes pour identifier toutes les sources d'Evrart et faire la part des ajouts originaux qu'il apporte dans son travail. Tout cela apparaît bien dans les passionnantes notes finales (p. 587-675), où figurent aussi la *varia lectio* et quelques observations sur la langue. Cette dernière est

traitée en détail dans la partie linguistique de l'introduction (p. 217-289). On y retrouve, entre autres, un relevé de caractéristiques dialectales attendues de la part d'un Picard, mais aussi une évaluation du renouvellement du lexique par l'apport de néologismes de forme ou de sens (au nombre de 114 dans la partie éditée). Le glossaire (p. 677-744) les identifie clairement au regard des relevés proposés par les dictionnaires.

Bref, le lecteur dispose d'un nouveau texte en moyen français du savant et poète Evrart, une œuvre d'une richesse exceptionnelle que le travail minutieux de FGT et MG met de la meilleure des manières à sa disposition et à sa portée.